

ARCHITECTURE ÉRÉTRIENNE  
ET MYTHOLOGIE DELPHIQUE

Die letzten Berichte über die Eretria-Grabung sind in dieser Zeitschrift 12, 1969, 72-87 erschienen. Wir beschränken uns diesmal auf Claude Bérards Bericht über die wichtigste Entdeckung von 1970, die Lorbeerhütte Apollons, weil unsere Leser das übrige im Führer durch Eretria finden werden, der jetzt endlich in Druck geht.

Hier seien nur die wichtigsten Entdeckungen dieser Jahre genannt: das Flussbett mit seinen gewaltigen Einfassungsmauern nördlich des Bollwerkes (AntK 12, 1969, 72 Abb. 1) ist jetzt freigelegt, ein imposanter Anblick mit den archaischen und klassischen Grabterrassen der westlich den Fluss überragenden Nekropole. Der Palast I südlich vom Westtor (AntK 11, 1968, 93 Abb. 1 B 4) ist vollständig freigelegt und südlich davon ein Palast II zur Hälfte, der in der Grundrissgestaltung reifer und besser erhalten ist. Seine Hauptperiode stammt ebenfalls aus der ersten Hälfte des vierten Jahrhunderts.

Unter Palast I wurde südlich des Oikos des späten siebten Jahrhunderts (AntK 12, 1969, 74f.) ein etwas früherer, 15 m langer, 1:3 proportionierter Bau eines bisher unbekanntes Typus gefunden, fünf gleichgrosse Räume, wohl für verschiedene Gruppen einer Adelsgesellschaft. Dieser Bau und der Oikos wurden, vermutlich nach der Zerstörung durch die Perser, wieder aufgebaut, aber, des neuen Zugs der Burgmauer wegen, etwas nach Südosten verschoben.

Ein schön gemauerter unterirdischer Raum des fünften Jahrhunderts wurde entdeckt, der Palast I und Stadtmauer verbindet; ferner Hypokaustanlagen, Vorläufer der italischen.

Auf der Burg wurde die kraftvolle Befestigung des siebten Jahrhunderts nachgewiesen, in der Stadt eine innere Hafenmauer (Diateichisma), die nur kurz, um 300 v. Chr., bestanden hat, während die äussere mehrere nacharchaische Perioden erkennen lässt.

Im August 1971 konnte Bérard feststellen, dass der von mir vermutete Tempel (unten S. 61 Abb. 1) ein Hekatompedos mit hufeisenförmigem Abschluss war, der älteste des griechischen Mutterlandes (vgl. unten Anm. 10). Ferner lässt sich der Bau BC ausser rund, innen vieleckig ergänzen, offenbar als Nachbildung des zweiten mythischen Tempels in Delphi, des Baus aus Bienenwaben und Vogelfedern (unten Anm. 48). L. Kahil hat östlich von Palast II im September ein neues Heiligtum mit Propylon und reichen geometrischen Funden in einem Bothros entdeckt, J. M. Gard im Palast II einen Schatz wohl frühklassischer Bronzestatuetten.

Karl Schefold

LE DAPHNÉPHORÉION<sup>1</sup>

A la mémoire de K. Kourouniotis

ποιηθῆναι δὲ τὸν ναὸν τῷ Ἀπόλλωνι τὸ ἀρχαιότατον δάφνης φασί, κομισθῆναι δὲ τοὺς κλάδους ἀπὸ τῆς δάφνης τῆς ἐν τοῖς Τέμπεισι· καλόβης δ' ἂν σχῆμα οὗτός γε ἂν εἴη παρεσχηματισμένος ὁ ναός.

Pausanias 10, 5, 9.

ὁ πρῶτος ἀπὸ δάφνης δαφνηφορεῖον ὀνομάσθη<sup>2</sup>.

Avec la découverte du Daphnéphoréion, nous touchons, aux origines mêmes de la cité, de la *polis*, le centre religieux d'Érétrie. Monument déjà exceptionnel sur le plan architectural, ce premier temple suscite en outre une problématique passionnante que nous ouvrons très sommairement dans cet article. Désormais le sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros, étrangement passé sous silence dans les livres d'histoire de la religion, reprend sa place parmi les grandes étapes des pèlerinages pythiques; on sait d'ailleurs qu'il jouissait du privilège de posséder, à l'égal d'autres centres apolliniens fameux, un modèle de l'omphalos delphique<sup>3</sup>. Mais ce n'est pas seulement la mythologie delphique qui gagne un nouveau souffle de vie; la tradition érétrienne elle aussi apparaît subitement sous un jour tout neuf: nous découvrons là un véritable mythe de fondation. Ce n'est pas tout: nous verrons comment se pose le problème des relations entre la cité et son territoire, puis nous retrouverons en fin d'analyse – lorsque les fouilles seront achevées et nous permettront d'affirmer nos conclusions – le groupe de guerriers de l'Hérôon acquérant gloire et honneurs dans la zone frontière de la plaine lélan-

<sup>1</sup> L'essentiel de cet article a été présenté oralement, pour la première fois, à un séminaire de l'École Pratique des Hautes Etudes à Paris; nous remercions très sincèrement notre ami Pierre Vidal-Naquet, ainsi que tous les participants, de nous avoir offert cette possibilité d'expression et de discussion; nous en avons tiré le plus grand profit.

<sup>2</sup> Voyez B. Snell, Identifikationen von Pindarbruchstücken, *Hermes* 73, 1938, 435: *descriptio primi templi Delphorum*; [ὁ π]ρῶτος ἀπ[ὸ] δάφνης δάφνη [φορεῖον ὀνομάσθη] d'après Theophr. 119 *ap.* Athen. 10, 424 s.; cf. Schaefer *op. c.* (*infra* note 45) 54 ss.

<sup>3</sup> Voyez H.-V. Herrmann, *Omphalos* (1959) 100 n. 300; cf. J. Marcadé, *Au musée de Délos* (1969) 170.

tine, site du Daphnéphoréion originel<sup>4</sup>. Aussi bien le prince de la tombe au fameux butin dut-il souvent faire acte cultuel dans l'enceinte du sanctuaire que nous allons présenter ci-dessous. Précisons bien cependant qu'il ne s'agit ici que d'un rapport préliminaire destiné à servir de trait d'union entre le premier fascicule de la collection ,Eretria'<sup>5</sup>, somme des recherches conduites par P. Auberson sur l'hécatompédon ionique et le périptère dorique, et un futur ouvrage qui étudiera, dans la mesure du possible, tous les vestiges antérieurs à ces deux temples. Nous

<sup>4</sup> Pour ceux qui s'étonneront de ce rapprochement abrupt entre Hérôon et Daphnéphoréion, mentionnons brièvement, sans insister pour le moment, la fête spartiate des Karneia au cours de laquelle on retrouve les huttes de feuillage (de laurier, bien entendu!) et un *μίμημα στρατιωτικῆς ἀγωγῆς* (jeu rituel d'une équipée militaire); et, pour ceux qui voudront bien lire la note 69 de cet article et savent l'importance des bâtiments aux cinq chambres de l'Hérôon, nous rappellerons aussi les cinq *karneatai* chargés d'organiser la liturgie de la fête. Sur tout cela, on se référera au second fascicule consacré à l'Hérôon dans la collection ,Eretria', en voie d'achèvement. Pour ces aspects des Karneia, voyez Schaefer *op.c.* (*infra* note 45) 59 s.; L. Gernet, *Anthropologie de la Grèce antique* (1968) 24 (= *Fratries antiques*, *Rev. des Etudes Grecques* 41, 1928, 313 ss.); J.-M. Verpoorten, *La «stibas» ou l'image de la brousse dans la société grecque*, *Rev. de l'Histoire des Religions* 162, 1962, 147 ss. (n. 2), 151, 154 s.; Brelich *op.c.* (*infra* note 42bis) 149 ss.; I. Chirassi, *Elementi di cultura precereali nei miti e riti greci* (1968) 126. Pour l'autorité du dieu de Delphes sur les héros, voyez O. Reverdin, *La religion dans la cité platonicienne* (1945) 163 ss.

Il faut d'ailleurs rappeler que A. Brelich, dans *Guerre, agoni e culti nella Grecia arcaica* (1961) 16 ss. a très nettement mis en évidence «che il Lelantion pedion... ricorre varie volte nella tradizione letteraria greca in contesti religiosamente significativi». Dans cette même perspective, nous citerons aussi une communication de R. Martin dans *La città e il suo territorio*, *Atti del 7° Convegno di Studi sulla Magna Grecia 1967* (1968) 216 ss.; Martin soulignait combien «les problèmes de défense de la frontière se posent aussi en termes religieux et déterminent l'emplacement des petits sanctuaires» et il prenait à témoin une inscription de Téos «qui associe les fonctions du phourarque, du chef de fortin, à celles de l'administration du territoire». Mais voici qui nous concerne davantage encore: «En même temps, il est chargé du culte d'un petit sanctuaire qui se trouve à proximité.» Nous rappellerons ici un *φρούριον* (poste militaire) qui se trouve précisément dans la zone frontière qui nous intéresse, dans ces contreforts rocheux qui dominent immédiatement la plaine lélantine: G. A. Papavasileiou, *Ἀρχαῖον φρούριον παρὰ τὴν Χαλκίδα*, *Ephemeris* 1903, 131 ss.; il faut dire encore que ce camp militaire est composé de corps de bâtiments alignés, divisés chacun en cinq chambres! Nous devons cette référence à notre ami D. Knœpfler, spécialiste en topographie érétrienne, et nous le remercions très vivement ici.

<sup>5</sup> P. Auberson, *Temple d'Apollon Daphnéphoros* (= *Eretria* 1, 1968); pour une première interprétation des vestiges antérieurs à l'hécatompédon, cf. K. Schefold, *AntK* 9, 1966, 115 s.

poursuivons ces recherches en collaboration avec Auberson et la publication finale sera commune.

Les installations «préarchaïques» visibles sur les plans publiés par Auberson ne pouvaient être étudiées sans que de nouvelles fouilles aient tenté d'éclaircir la situation, c'est l'évidence même: les vestiges existant encore étaient trop fragmentaires pour qu'aucune interprétation ne puisse être valablement avancée. En outre les rapports de Kourouniotis laissent nettement entendre qu'il avait aperçu des constructions dignes d'intérêt. Le savant grec parlait même de trois édifices ellipsoïdaux d'époque géométrique: *μεγάλα τμήματα τριῶν ἔλλειποειδῶν κτισμάτων προερχομένων*<sup>6</sup>. Quand on connaît la rareté des témoignages archéologiques sur l'architecture «au temps d'Homère»<sup>7</sup>, il y a lieu de se passionner! Or si l'on prend le grand plan de détail dessiné par Auberson<sup>8</sup> (le lecteur qui ne serait pas en possession d',Eretria' 1<sup>c</sup> est prié de se reporter à la *figure 1* dans le texte; nous nous référons également aux lettres de ce plan dans la description qui suit), on est bien déçu par l'état de ces ruines; encore un fragment de mur courbe, visible au sud, n'est-il pas antique (cf. *infra*). Il devenait donc impératif d'entreprendre une exploration systématique du sous-sol, d'autant plus que les alléchantes descriptions de Kourouniotis étaient non seulement citées de plus en plus souvent<sup>9</sup>, mais encore conduisaient à des hypothèses audacieuses, dignes de vérification<sup>10</sup>.

C'est à J. Konstantinou que revient le mérite d'avoir ramené l'attention sur le sanctuaire d'Apollon. Elle approfondit les

<sup>6</sup> K. Kourouniotis, *Praktika* 1910, 268; cf. *Praktika* 1900, 53.

<sup>7</sup> Rappelons les recherches de H. Drerup, *Zum geometrischen Haus, Marburger Winckelmann-Programm 1962* (1963) 1 ss.; *Griechische Architektur zur Zeit Homers*, *AA* 1964, 180 ss.; enfin la somme, *Griechische Baukunst in geometrischer Zeit*, *Archaeologia Homerica* II O (1969); voyez aussi H. Richard, *Vom Ursprung des dorischen Tempels* (1970) 5 ss.; B. Schweitzer, *Die geometrische Kunst Griechenlands* (1969) 232 ss.; S. Sinos, *Die vorklassischen Hausformen in der Ägäis* (1971) 107 ss.; M. O. Knox, *Huts and Farm Buildings in Homer*, *Classical Quarterly* 65, 1971, 27 ss.

<sup>8</sup> *Eretria* 1 (1968) plan n° 1.

<sup>9</sup> Déjà G. Leroux, *Les origines de l'édifice hypostyle* (1913) 75; cf. S. Stucchi, *L'agorà di Cirene* (= *Monografie di Archeologia Libica* 7, 1965) 52; Drerup, *Archaeologia Homerica* (*supra* note 7) 64.

<sup>10</sup> P. Thémélis, *Eretriaika*, *Ephemeris* 1969, 164 fig. 8; l'hypothèse du jeune savant grec s'appuie sur le mur K (cf. ici *fig. 1*) alors que les fouilles de l'été 1971 montrent que c'est le mur L qui doit être pris en considération: LEI dessinent donc un extraordinaire temple à abside (nous en avons retrouvé la section ouest), sans doute à colonnade axiale, précurseur de l'hécatompédon du septième siècle!

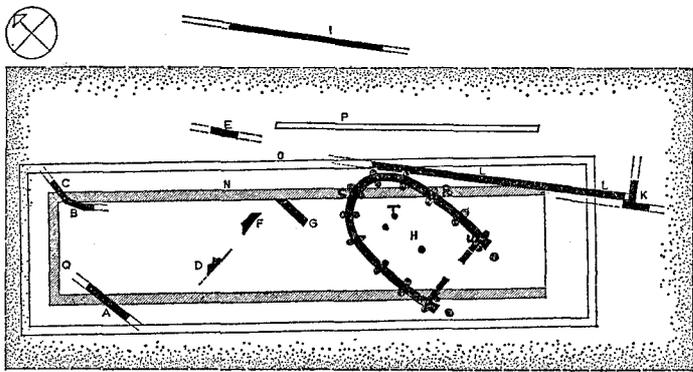


Fig. 1

En noir: vestiges des constructions d'époque géométrique et subgéométrique, état des fouilles en 1970

en hachuré: *cella* de l'hécatompédon (NQ)

en blanc: stylobate de l'hécatompédon (O) et mur de terrassement contemporain (P)

en pointillé: aire du périptère dorique

de A à G fondations de bâtiments partiellement fouillés, dès la fin du dix-neuvième siècle, encore non identifiés (F G = fouille Konstantinou), datables du huitième siècle et du début du septième siècle

H Daphnéphoréion

I vestiges (parement intérieur seul) d'un mur parallèle à L

K et L phases successives d'un temple de la fin du huitième siècle, ayant coexisté un temps avec le Daphnéphoréion (fouille inachevée)

M bothros et autel (longue période d'utilisation)

R et S brèches pratiquées par Kourouniotis dans le corps de N afin de suivre le mur «en fer à cheval» de H

T première base de colonne en bois, découverte dans un profil

U emplacement éventuel d'une base au cas où les divers éléments constitutifs de H n'auraient pas été contemporains et étroitement structurés

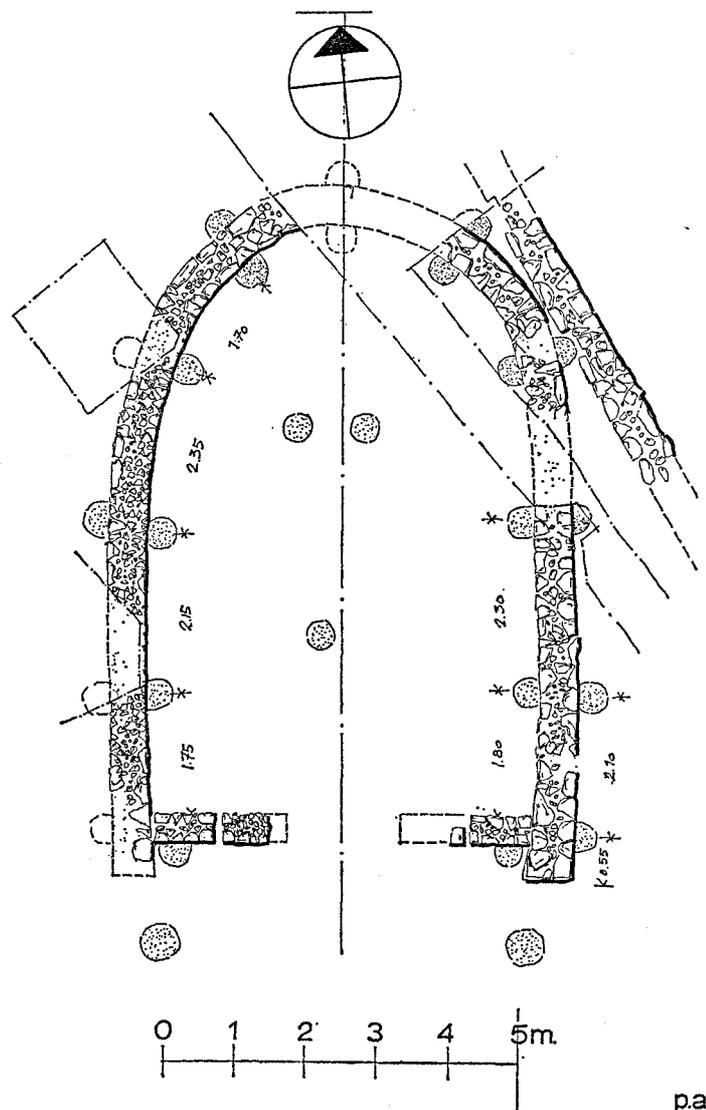


Fig. 2

fouilles de son illustre prédécesseur et dégagea à nouveau, au centre même du temple, deux tronçons de mur datant du huitième siècle<sup>11</sup>. Pour des raisons que nous ignorons, elle arrêta

<sup>11</sup> I.K. Konstantinou, *Praktika* 1952, 153 ss.; il ne faut pas suivre Drerup, *Archaeologia Homerica* (*supra* note 7) 64 qui accuse Auberson d'avoir indiqué ces deux murs F et G «an falscher Stelle». L'équipe suisse n'avait pas retrouvé ces deux murs en 1966, parce qu'elle ne les avait pas cherchés. Preuve en soit la facilité avec laquelle nous les avons mis au jour pour la troisième fois, en 1970, grâce à la précision d'Auberson!

alors les fouilles sur cet emplacement pourtant prometteur et mit au jour, en dehors du périptère dorique, des éléments très importants mais qui n'avaient toujours qu'un rapport lointain avec les constructions mentionnées par Kourouniotis<sup>12</sup>. Enfin, dans le cadre de la mission suisse, dès 1964, R. Moosbrugger effectua divers sondages en profondeur, s'attachant surtout, en spécia-

<sup>12</sup> I.K. Konstantinou, *Praktika* 1955, 125 ss. et 1956, 105 ss.

liste, à de précieuses études stratigraphiques. Il découvrit non seulement d'autres débris de murs, certains même ignorés de Kourouniotis, mais encore une céramique géométrique de grande qualité, bientôt publiée par L. Kahil, et deux belles lamelles en or qui ont été reproduites dans *Antike Kunst*<sup>13</sup>.

En 1970, comme nous avons terminé l'exploration des environs de l'Hérôon, le professeur K. Schefold nous demanda de reprendre les fouilles afin de percer le secret de Kourouniotis. On le sait, les papiers du savant grec brûlèrent dans l'incendie de Smyrne<sup>14</sup>; mais une fouille laisse toujours des traces, même après plus de soixante-dix ans. Dans le cas présent, elles étaient si nettes qu'Auberson les avait soigneusement dessinées sur le grand plan publié: un œil averti aurait ainsi été capable de lire exactement l'orientation du principal bâtiment ellipsoïdal trouvé par Kourouniotis et d'en donner approximativement les dimensions! Aucun critique ne les a relevées, à notre connaissance, et pourtant c'eût été de bonne méthode de s'exercer à déchiffrer un si beau plan; il ne fut pas publié pour des motifs esthétiques seulement!

Nous prions donc le lecteur de reprendre le fascicule d'Auberson et de déplier le plan n° 3; le n° 1 ou le n° 2 conviennent également, mais le n° 3 nous permet de nous référer à la reconstitution du périptère dorique qui rend la description plus commode (voyez ici *figure 1*, état des vestiges antérieurs à l'hécatompédon et situation de celui-ci; nous citons les lettres de ce plan). Entre les deux premières colonnes qui délimitent la nef centrale, on distingue une rangée de pierres orientées nord-sud; nous disons rangée de pierres parce qu'il ne s'agit pas d'un mur, tout au plus d'un micro-analemma dont le parement se trouve à l'ouest – ce détail est bien visible (ce muret, moderne, a été supprimé sur le plan de la *figure 1*). Voilà qui est déjà très curieux; mais voici qui l'est davantage encore: l'observation sur le terrain permet de vérifier sans erreur possible ce qu'Auberson avait dessiné; cette rangée de pierres vient buter contre le mur de l'hécatompédon ionique qui fut réutilisé par les constructeurs du périptère dorique. Elle s'arrête aussi, à l'autre extrémité, à l'emplacement où ont roulé de gros blocs de la fondation dorique. La leçon est claire: la murette est moderne. Il s'agit donc d'un petit travail destiné à retenir la terre, à l'est, pour protéger quelque chose d'important qui se trouvait immédiatement à l'ouest. Une solu-

tion identique doit être donnée au petit mur courbe qui se situe entre les deux colonnes *in antis*.

Ce n'est pas tout. Suivons au nord l'axe indiqué par la murette. Nous rencontrons le mur du septième siècle, ou plutôt nous devrions l'y rencontrer, car une brèche apparaît précisément à cet endroit (*figure 1*: R). Relevons l'étrangeté du fait: cet emplacement est, par hasard, celui d'une des colonnes intérieures du second temple; il a donc dû être particulièrement renforcé au sixième siècle ainsi qu'on peut encore le constater pour la dernière colonne. Si maintenant nous examinons la section nord-ouest du mur, nous découvrons une seconde brèche à l'emplacement de la quatrième colonne à partir de l'entrée (*figure 1*: S). Il suffit dès lors d'observer le tronçon de mur entre ces deux brèches pour discerner que la plupart des pierres ne sont pas *in situ* (cf. *pl. 40, 3*). Au nord, à la simple lecture du plan, on s'aperçoit que le parement se gonfle d'une manière pour le moins suspecte, et qu'il est appuyé par une masse de blocs en vrac. Tout cela ne correspond pas aux procédés des constructeurs anciens et trahit une réfection moderne. Résumons-nous: Kourouniotis avait découvert un édifice suffisamment important pour qu'il ait jugé nécessaire de le protéger par un petit terrassement à l'est et qu'il n'ait pas hésité à le suivre sous le mur de l'hécatompédon ionique, un édifice ellipsoïdal dont le mur s'incurvait sous le temple ionique. Lorsque nous vérifiâmes cette hypothèse de lecture, nous découvrimus, parallèle à la première rangée de pierres nord-sud et encore visible, un second terrassement identique au premier; entre les deux se trouvait le mur d'un des plus extraordinaires temples de l'époque géométrique (*figure 2*). La céramique permet d'en dater la fondation aux environs du milieu du huitième siècle (?); il fut vraisemblablement abandonné à la fin du siècle: le site fut alors nivelé pour permettre l'aménagement d'édifices d'une autre envergure. Rendons ici hommage à Kourouniotis que des circonstances catastrophiques empêchèrent d'exploiter sa découverte.

Au cours de l'automne 1970, nous avons mis au jour un mur en forme de fer à cheval et un muret de façade délimitant une *cella* d'environ 5,40 m sur 8,25 m (cf. *figure 2* et *pl. 40, 3, 4*). On évitera ici le terme d'abside, impropre puisqu'il n'y a pas de nef, comme aussi celui d'ellipse, inexact; au mieux devrait-on parler d'ellipse tronquée. Kourouniotis n'avait pu réaliser la forme précise de l'édifice puisque les aléas l'ont empêché de terminer la fouille et qu'il n'avait pu dégager qu'une fraction du mur. Toute la section sud-ouest était restée sous terre, y compris le

<sup>13</sup> AntK 12, 1969 pl. 36, 4, après page 78.

<sup>14</sup> Praktika 1952, 153 n. 2.

mur de façade et même, avons-nous eu l'impression, l'ante massive qui subsiste à l'est<sup>15</sup>; alors que le mur courbe mesure 55 cm de large, celle-ci atteignait jusqu'à 70 cm (niveau inférieur) à son extrémité (voyez *pl. 40, 4*). Mettons d'emblée en évidence toute la singularité de ces murs et partant de l'ensemble du monument.

Le mur en forme de fer à cheval mesure seulement 40 cm de haut en moyenne; *il n'avait pas d'élévation*, ni en pierres ni en briques, crues ou cuites, ni en torchis, ni en quelque autre matériau que ce soit. En témoigne d'abord sa surface particulièrement plane, soigneusement bloquée, là du moins où elle n'a pas été dégradée par son exposition momentanée au plein air. Mais surtout nous n'avons pas trouvé, dans toute la zone excavée, le moindre vestige de ces éléments de construction, ni sur les murs ni à côté. Comme ce premier sanctuaire a été nivelé, sans doute vers la fin du huitième siècle, au moyen d'une épaisse couche d'argile brute, jaune, la brique crue séchée au soleil, d'aspect brun foncé à rougeâtre, ne peut échapper à l'observateur; il nous paraît absolument improbable que, dans le cas éventuel de parois en brique crue, aucune trace n'en ait subsisté, ni dans les interstices du mur ni sur le sol du temple ni aux alentours. Il faut en effet signaler ici que, d'une part de nombreuses briques crues ont été repérées à proximité des autres murs d'époque géométrique: ceux-ci jouaient donc leur pleine fonction de soubassement, que d'autre part les briques crues joueront un rôle important dans la phase de construction suivante, qui coexiste en partie avec le Daphnéphoréion: nous en avons retrouvé des quantités dans les terrassements de l'hécatompédon, Auberson l'a déjà mentionné<sup>16</sup>. Rappelons aussi que nous avons une certaine

expérience de ces problèmes grâce à la fouille des environs de l'Hérôon: l'élévation de l'un des *oikoi*, déjà sommairement présenté dans *Antike Kunst*<sup>17</sup>, était faite d'un mélange de brique crue et de torchis renforcé de poutres selon la technique du colombage; les traces en étaient très nettes<sup>18</sup>. Il résulte de ces constatations que les murs de notre temple n'ont aucune fonction porteuse; ce qui est valable pour le mur en fer à cheval l'est *a fortiori* pour la murette de façade qui ne mesure que quelque 10 cm de hauteur pour environ 42 cm d'épaisseur<sup>19</sup>. Au reste, comme on va le voir, si les murs étaient porteurs, ils feraient double emploi avec les singuliers éléments que nous allons présenter ci-dessous. Il nous faut donc montrer maintenant en quoi consistait la superstructure du bâtiment.

Dans une de nos premières tranchées de sondage, le long du mur de l'hécatompédon ionique, au sud de celui-ci, entre les deux brèches décrites ci-dessus, nous avons observé que le sol argileux du temple reposait sur une couche naturelle de sable et de gravier plus ou moins compacte. La différence d'aspect entre ces deux niveaux était d'une netteté parfaite. Or soudainement, la couche naturelle s'interrompait et le sol argileux s'y enfonçait verticalement. Nous étions en présence d'une sorte de poche d'environ 45 cm de diamètre et 15 cm de profondeur; l'argile qui emplissait cette poche semblait avoir été particulièrement battue et tassée, durcie par l'incorporation de gravier. On ne pouvait donc l'interpréter comme «trou de poteau», mais il était fort possible de concevoir que ce renforcement du sol était destiné à supporter quelque chose: ce n'était pas l'empreinte d'une poutre disparue, mais la base prévue pour celle-ci, solution logique dans un terrain plutôt mou et humide. Cette base était la première d'une série de vingt-sept, toutes semblables; sur le plan, il s'agit de celle qui figure au centre du temple, au nord-est (*figure 1: T*).

croire, dès lors, qu'on n'ait pas utilisé les briques crues qui composaient le mur, plus ou moins érodées, détériorées, morcelées à n'en pas douter, dans le terrassement du nouveau bâtiment? Il n'y a donc aucun indice pour défendre l'hypothèse d'une élévation quelconque sur ce muret de pierre.

<sup>17</sup> AntK 12, 1969, 74 ss.; la publication d'ensemble est en voie d'achèvement (1971).

<sup>18</sup> On notera cependant qu'aucune brique crue n'était intacte, ce qui prouve bien l'impossibilité de réutiliser ce matériau pour édifier à nouveau un mur.

<sup>19</sup> Il est fondé légèrement plus haut que le mur en fer à cheval et ne se compose que d'une assise de petites pierres.

<sup>15</sup> Ceci était facile à établir car les tranchées de Kourouniotis étaient aisément repérables, d'autant plus qu'il les avait bordées de murettes, nous l'avons dit. Mais la surface du mur offrait aussi un aspect très différent suivant qu'elle avait déjà été mise au jour ou non. La section non fouillée présentait encore un très fin blocage de petites pierres prises dans l'argile qui avait disparu ailleurs.

<sup>16</sup> Eretria 1, 1968 (*supra nota 5*) 9 n. 5. Il est par ailleurs tout aussi invraisemblable d'imaginer une démolition systématique d'un hypothétique mur de brique crue, puis une évacuation totale de ce matériau et une récupération pour une nouvelle destination. D'une part, nous avons déjà rappelé le fait dans Eretria 3: L'Hérôon à la porte de l'ouest (1970) 66, la réutilisation des matériaux appartenant à des édifices sacrés n'était pas licite; d'autre part, on mettra sérieusement en doute la possibilité d'employer à deux reprises des briques crues, sinon dans un remblai! Or précisément, il a fallu un volume considérable d'argile pour niveler l'emplacement de notre temple; comment

Vu la nature du terrain, nous avons été contraint de décaper le sol argileux du temple afin que les masses d'argile puissent apparaître en relief sur la couche de gravier et de sable vierge. Travail de patience et de précision, mais bien récompensé puisque, nous l'avons dit, nous devions en découvrir vingt-six autres disposées selon un ordre surprenant. Nous avons d'abord conduit nos recherches à l'extérieur du mur en fer à cheval, et même à une certaine distance, imaginant quelque péristasis. Mais pas du tout ! Elles étaient collées contre le mur à intervalles réguliers. Puis, continuant à l'intérieur du temple, nous en mettions au jour une autre série, symétriquement opposées aux précédentes. Enfin, au centre du bâtiment<sup>20</sup>, les deux dernières complétaient la première trouvaille et dessinaient les sommets d'un triangle très pointu (possibilité d'une ouverture dans le toit ? cheminée ?<sup>21</sup>). Il nous faut encore faire ici une constatation fondamentale, d'ordre stratigraphique : les bases d'argile ont été fondées *avant* le mur, car elles sont toutes (sauf les trois centrales et les deux du vestibule) largement engagées sous les pierres qui le composent. Le plan d'ensemble du monument a d'abord été tracé sur le sable, avec la situation de chaque colonne ; puis on a posé les supports d'argile et de gravier pour celles-ci. Alors seulement le mur a été construit. Enfin on a dressé les piliers. Il appert donc que le mur est subordonné aux colonnes : ce sont elles qui jouent le rôle principal ; l'intervalle entre les colonnes symétriques, nécessité sans doute par des problèmes de charpente et de rigidité du bâtiment, a dû également commander la largeur du mur. On méditera à ce propos une phrase de Leroux :

<sup>20</sup> Le problème du décalage entre la hauteur du triangle dessiné par ces trois colonnes et l'axe de la *cella* n'a pas encore été examiné en détail ; cet écart résulte-t-il de nécessités techniques ou de contraintes religieuses ? Cf. l'«Ovalbau» protogéométrique de l'ancienne Smyrne, encore que le problème soit différent (par exemple Drerup, *Archaeologia Homérica* [*supra* note 7] 46 fig. 40).

<sup>21</sup> Voyez ce qu'écrit M. Delcourt, *L'oracle de Delphes* (1955) 162 à propos de la «préhistoire hyperboréenne» du sanctuaire delphique : «Un temple en forme de hutte implique un autel allumé, avec un trou dans le toit pour laisser échapper la fumée» ; cf. *infra* note 37. Voyez par ailleurs Drerup, *Marburger Winkelmann-Programm* (*supra* note 7) 5 ; surtout *Archaeologia Homérica* (*supra* note 7), 72 (modèle de Chaniale Tekke, pl. 4, b), 75 (modèle d'Archanes, pl. 3, b), 116 ; cf. Schweitzer *op. c.* (*supra* note 7) 234. Voyez aussi, sous toute réserve, M. Eliade, *Le chamanisme* (1968) 211 ss. (213) et 305 s. : c'est précisément des architectes hyperboréens qui construisent le premier temple delphique, voyez ci-dessous. Sur les hyperboréens, en dernier lieu, M. Eliade, *De Zalmoxis à Gengis Khan* (1970) 44 ss. avec bibliographie.

«Ce n'est donc pas du mur que l'on tire la colonne, mais c'est la colonne qui souvent précède le mur»<sup>21bis</sup> ! Nous l'avons vu, le mur n'a pas d'élévation, il ne porte rien, il n'a rien à porter ; toute la superstructure dépend d'un système de charpente en bois<sup>22</sup>. En résumé, nous inclinierions à croire que les murs de pierres jouent un rôle sur le plan *horizontal* seulement : ils ferment la *cella* qu'ils défendent par exemple contre les eaux, ils délimitent l'emplacement sacré réservé à la maison du dieu et agissent peut-être avant tout sur le plan de l'efficacité symbolique, tel une sorte de péribole, encore que leur fonction stabilisatrice, dans l'axe des paires de poteaux, ne soit pas à méconnaître<sup>23</sup>.

Précisons bien toutefois que l'on ne peut dissocier les bases du mur ; certes, celles-là sont antérieures à celui-ci, mais dans l'ordre chronologique qui est imposé à toute construction. Il ne s'agit pas de deux phases successives : un premier temple correspondant aux bases, puis un second dont le mur, considéré alors comme un soubassement, rendrait compte (cf. Thermos où, soit dit en passant, on a retrouvé de nombreux vestiges de l'élévation en brique crue portant l'empreinte de roseaux). La stratigraphie et l'homogénéité de la céramique démontrent clairement qu'il n'existe pas de couche correspondant aux masses d'argile qui supportaient les colonnes puisqu'elles sont enfoncées dans un terrain vierge ! Au reste, outre l'homogénéité exceptionnelle de l'ensemble que révèle le plan au premier coup d'œil, la solidarité des piliers et du mur est encore vérifiée par l'observation suivante : si ceux-ci constituaient une phase primitive indépendante du mur, on devrait découvrir une base à l'intérieur de la *cella*, symétrique à celle qui flanque l'ante à l'extérieur, et même légèrement décalée vers le nord puisque la charpente rayonne à partir du centre (*figure 1* : U). Or, il n'en est rien ! A l'emplacement désigné, on rencontre le mur de façade, posé sur le sable ; quant à la base, elle se trouve non pas en rapport avec sa voisine mais déplacée volontairement, devant ce

<sup>21bis</sup> Leroux *op. c.* (*supra* note 9) 39.

<sup>22</sup> Nous disons en bois parce qu'on ne peut rien imaginer d'autre (cf. Drerup, *Archaeologia Homérica* [*supra* note 7] 112 ; R. Martin, *Manuel d'architecture grecque* [1965] 2 ss.) ; mais aussi parce que nous en avons trouvé des vestiges carbonisés près des bases et d'autres fragments noyés dans la couche d'argile. Ils ont été analysés à l'Institut de botanique de l'Université de Lausanne (cf. *infra* note 43).

<sup>23</sup> Sur «le seuil de pierre» à Delphes, voyez J. Defradas, *Les thèmes de la propagande delphique* (1954) 30.

mur frontal, donc à l'extérieur. Ainsi est-il prouvé que la disposition des poteaux est étroitement solidaire des murs, que ce soit le grand mur en fer à cheval ou la murette de façade: le plan que nous présentons ici forme un ensemble cohérent et ne peut être désarticulé sans considération de sa nature profonde et de sa signification. Ce n'est pas en vain que le terme de structure appartient d'abord au lexique de l'architecture!

Nous disposons encore de deux éléments qui nous permettent de vérifier cette solution. Le premier concerne la fonction du mur, ou plutôt son absence de fonction par rapport à l'élévation du bâtiment. Nous le découvrons dans les deux murs de façade. Ceux-ci sont interrompus à mi-longueur pour réserver deux intervalles de 10 cm de largeur sur toute leur épaisseur (cf. *figure 1 et 2 et pl. 40, 4*); cet intervalle est bourré avec cette même argile tassée que l'on a déjà rencontrée dans la composition des socles. Or il ne fait aucun doute que ces espaces ainsi ménagés de part et d'autre de la porte étaient destinés à recevoir des poutrelles pour contribuer au support du linteau. Ces faits nous conduisent à une curieuse conclusion: les architectes interrompent le mur à l'endroit précis où s'exerce une pression particulière. La pierre n'est pas utilisée comme soubassement; on a l'impression que les constructeurs s'en défient. Chaque fois qu'ils ont des bois porteurs, ils les posent directement sur une masse d'argile. L'originalité de la technique apparaît clairement quand on la compare à celle mise en œuvre pour l'*oikos* de l'Hérôon, à la fin du septième siècle, alors que le temple, rappelons-le, date du milieu du huitième. Nous montrerons dans la publication des environs de l'Hérôon<sup>24</sup> comment les murs de ce bâtiment jouent leur pleine fonction de soubassement: le petit appareil s'interrompt à distance régulière non pour ménager un intervalle, mais pour accueillir un gros bloc qui devait, lui, supporter la pression de la poutre utilisée dans le colombage; et nous avons dégagé là de grandes quantités de briques crues et de torchis.

Le second élément nous permet de vérifier, s'il en est besoin, que les bases d'argile supportaient bien des colonnes. En effet, quand nous avons fouillé la section nord-est de la courbe, nous nous sommes heurté à un nouveau tronçon d'un mur par ailleurs déjà connu plus au sud et plus au nord (*figure 1*: LE). Notre prochaine campagne sera en partie consacrée à cet édifice imposant. Ce qu'il faut noter ici, c'est que ce mur rectiligne, est quasiment tangent à la courbe du fer à cheval. Or son tracé empiète-

rait par deux fois sur la place des piliers extérieurs; le cas est particulièrement éloquent au sud. Nous utilisons le mode conditionnel car à deux reprises les architectes ont ménagé des décrochements dans le parement de leur mur, à la hauteur de ces piliers (cf. *figure 1 et 2 et pl. 40, 3* à gauche). Précisons-le bien: il ne s'agit pas d'un trou accidentel dans le mur, d'une pierre qui aurait roulé ou été déplacée lors de la fouille Kourouniotis; la cavité a été soigneusement préparée dans l'appareil de pierres sèches et, au sud tout au moins, elle n'est pas suffisante pour recevoir un bloc de la taille de ceux qui composent le parement. Lorsque ce grand bâtiment a été construit, le temple existait donc encore et ses colonnes de bois étaient toujours dressées. L'événement peut être daté approximativement vers le début du dernier quart du huitième siècle<sup>25</sup>. On devine de plus en plus l'extraordinaire richesse de l'architecture érétrienne des hautes époques (cf. *supra* note 10).

Sans vouloir déflorer la publication définitive et sans vouloir nous mêler d'architecture dans une mesure qui dépasse nos compétences, nous voudrions déjà poser quelques jalons et montrer ce que signifie un plan aussi extraordinaire. Nous laissons ici, bien entendu, nombre d'éléments que des fouilles doivent encore préciser: foyer intérieur, *bothros* extérieur, éventuel dépôt de fondation sous l'ante ouest, sans parler de tout l'environnement, puisque l'on sait déjà que le sanctuaire était très important au huitième siècle<sup>26</sup>. On n'éprouvera pas de difficulté,

<sup>25</sup> Nous tâcherons de vérifier cette datation en 1971; mais nous ne cachons pas l'extrême difficulté de faire de la stratigraphie dans un terrain déjà si souvent fouillé et où les murs du huitième siècle affleurent parfois le sol!

<sup>26</sup> Il faut relever ici que ni les fouilles stratigraphiques de R. Moosbrugger dans la section nord-ouest du temple, ni nos propres travaux plus au sud n'ont permis de mettre au jour des tessons plus anciens que le huitième siècle (cf. K. Schefold, *Deltion* 24, 1969, 205). Des tessons protogéométriques ont pourtant été signalés, et leur existence a conduit certains savants à faire remonter la date du sanctuaire jusqu'aux alentours de 900; cf. J. Boardman, *Early Euboean Pottery and History*, BSA 52, 1957, 14, 22 et BSA 61, 1966, 62 n° 57; Drerup, *Archaeologia Homerica* (*supra* note 7) 64 semble ignorer ce petit problème: «Die ältesten Weihgaben im Apollobezirk lassen sich in das zweite Viertel des 8. Jhs. datieren». Nous noterons cependant que tant Moosbrugger que nous-même sommes toujours descendus plus profondément que nos prédécesseurs, poursuivant même par endroit des sondages jusqu'à 50 cm sous le niveau de la nappe d'eau, sans jamais rencontrer le moindre tesson protogéométrique. Il est bien certain que l'occupation du site d'Érétie (*i.e.* l'acropole) s'est poursuivie sans solution de continuité dès l'époque mycénienne; mais nous hésitons à croire que le sanctuaire d'Apolon ait existé à cet endroit avant le huitième siècle. Le temple que nous pré-

<sup>24</sup> Voyez *supra* note 17.

grâce à la récente synthèse de H. Drerup<sup>27</sup>, à comparer le temple d'Erétrie avec l'ensemble des témoins de l'architecture géométrique connus jusqu'à présent: depuis l'édifice B de Thermos (où l'on prêtera attention non seulement à la courbure des murs mais surtout aux bases de pierre, disposées selon un plan en forme de fer à cheval autour du corps du bâtiment) jusqu'aux modèles en terre cuite de Pérachora et de l'Héraion d'Argos. Celui-ci nous fournit une solution possible pour le vestibule ouvert qui précède la porte de la *cella*; celui-là est également bâti sur un plan en forme de fer à cheval qui n'est d'ailleurs pas une nouveauté à l'époque géométrique<sup>28</sup>. Mentionnons aussi le temple d'Héra Akraia à Pérachora et celui d'Athéna Polias à Gonnoi<sup>29</sup>; malheureusement les données sont trop lacunaires pour être d'une grande utilité. Les urnes funéraires italiotes en forme de huttes cultuelles peuvent en revanche fournir de précieuses indications, pour nous donner en particulier une idée des parties hautes de l'édifice<sup>30</sup>.

Quelle que soit la valeur comparative de ces références, elles font aussi immédiatement éclater les différences qui séparent le temple érétrien de toutes les constructions rassemblées par Drerup; son originalité demeure totale. Elle est même tellement unique que l'on serait tenté de se demander si les archéologues, habitués à découvrir des bases de colonnes en pierre<sup>31</sup>, ont toujours été attentifs à d'autres formules, beaucoup plus difficiles à repérer. Nous avons vu qu'à Erétrie les socles d'argile sont eux-mêmes noyés dans un sol d'argile et qu'il fut nécessaire de décapoter ce sol pour les faire apparaître en relief alors que les constructeurs les avaient conçues comme des poches. Dans tous les exemples connus, y compris à même date à Erétrie et dans l'enceinte même du sanctuaire, le mur est toujours porteur, le plus souvent d'un appareil de briques crues: «Das Normale ist je-

sentons ici semble bien être le premier; il est construit sur une petite colline d'argile et de sable vierge. Si des tessons plus anciens, isolés, nous sont parvenus, ils n'indiquent pas *a priori* une occupation du site et peuvent avoir appartenu par exemple à un dépôt de fondation (cf. Eretria 3 [1970] 57; de même, notre note sur Le sceptre du «Prince» à paraître dans Mus. Helveticum 1972). Nous touchons là en fait au problème de l'Erétrie préhistorique. Voyez ci-dessous notes 64 ss. et texte *ad loc.*

<sup>27</sup> Archaeologia Homerica (*supra* note 7).

<sup>28</sup> Voyez aussi Leroux *op.c.* (*supra* note 9) 5 ss., par exemple Orchomène.

<sup>29</sup> Voyez Drerup, Archaeologia Homerica (*supra* note 7) 28 et fig. 24 et 30 s. (Gonnoi); Leroux *op.c.* (*supra* note 9) 74.

<sup>30</sup> Voyez surtout H. Müller-Karpe, Vom Anfang Roms (1959).

<sup>31</sup> Drerup, Archaeologia Homerica (*supra* note 7) 114.

doch, wie gesagt, ein Steinsockel als Träger der Lehmziegelmauer», écrit Drerup<sup>32</sup>. La *tholos* d'Erétrie ne sera pas bâtie autrement des siècles plus tard. D'autre part, lorsque des poutres verticales sont utilisées dans la construction ainsi que le montre par exemple le décor du modèle réduit de l'Héraion à Argos, elles sont intimement incorporées dans la paroi<sup>33</sup> et reposent sur un léger soubassement<sup>34</sup>. C'est le système adopté par l'architecte de l'*oikos* ouest qui flanque le triangle de l'Hérôon<sup>35</sup>. Pour le temple d'Apollon, la solution mise en œuvre est fondamentalement différente. Le mur n'est pas porteur et les colonnes sont réparties par paires de chaque côté du mur, à l'extérieur et à l'intérieur. Ceci est absolument unique dans toute l'histoire de l'architecture grecque, à notre connaissance du moins. Quelle qu'ait été leur fonction respective, soutien d'un plafond (?) par exemple pour le poteau intérieur ou du moins soutien de poutres transversales horizontales (entraîts et solives), support de la ferme pour le poteau extérieur (arbalétriers et chevrons), elles devaient être assemblées deux à deux par des entretoises de même que chaque paire devait être réunie par d'autres traverses afin que la structure de ce châssis fût stable<sup>36</sup>. On voit le rôle essentiel que joue encore le bois dans cette construction; on sait avec quelle timidité la pierre est utilisée. Sommes-nous en présence d'un tournant dans l'histoire de l'architecture? Assistons-nous au passage d'une architecture primitive, «naturelle», à une architecture civilisée, «artificielle»? Au milieu du huitième siècle, il serait naïf de répondre par l'affirmative. Nous croyons donc plutôt que la singularité de cet édifice s'explique par des motifs qui tiennent à la nature même du dieu maître du sanctuaire.

Nous n'avons jusqu'ici décrit que le bâti; il nous faut maintenant tenter d'imaginer la texture des parois et du toit. Il est bien évident que ce temple n'était pas ouvert à tout vent et tout

<sup>32</sup> *Ibidem* 108; pour Lefkandi, voyez Popham et Sackett *op.c.* (*infra* note 63) 29.

<sup>33</sup> Voyez Drerup, Archaeologia Homerica (*supra* note 7) 108.

<sup>34</sup> Le dessin publié par Drerup *ibidem* 70 fig. 55 escamote ce détail, qui est très important; mais la photo publiée pl. 3, a est heureusement tout à fait explicite.

<sup>35</sup> Voyez *supra* note 17 et texte *ad loc.*

<sup>36</sup> La relative complexité de cette charpente, à cheval sur le mur, nous semble exclure la fonction de banquettes que l'on aurait pu proposer; au reste, la finesse de l'appareil n'autorisait pas un tel emploi. Les antes démentent également cette hypothèse.

regard. Le bâtiment est la demeure du dieu certes, mais au huitième siècle, il abrite sans doute également certaines cérémonies cultuelles. Nous avons trouvé des traces de foyer au centre de la courbe et nous avons parlé ci-dessus de «cheminée». On peut rappeler ici avec Roux<sup>37</sup> que le temple d'Apollon «est un *mégaron* parce qu'à la façon d'une habitation humaine, il comporte une *εστία* intérieure et parce que le dieu accueille ses fidèles dans sa propre maison pour la célébration d'un acte religieux essentiel». Accrochés et entrelacés à l'armature de bois que nous avons reconstituée à partir des bases, des rideaux de feuillages et de branchages devaient donc former écran; peut-être même ces curieuses parois étaient-elles renforcées d'une sorte de pisé. On évoque le texte de Vitruve, au livre second (2, 1, 34, 15): *Primumque furcis erectis et virgulis interpositis luto parietes texerunt* («Et au début, ayant dressé des étais fourchus et entrelacé des rameaux, ils plaquèrent de la boue sur les parois») que les artistes de la Renaissance et du Maniérisme illustrèrent de façon si charmante et évocatrice<sup>38</sup>. Au reste, même si ce mode de construction est celui de la toute première «phase technique» de l'architecture, il s'est transmis jusqu'à nos jours. Drerup donne l'image d'une «Flechtwerkhütte bei Teheran»<sup>39</sup> et Soeder, dans son excellent petit livre sur les formes primitives de l'art de bâtir en Occident<sup>40</sup>, publie plusieurs dessins et photos qui ne sont sans doute pas très éloignés de certaines constructions géométriques. Cependant ces exemples ne figurent même pas des maisons ni encore moins des temples; ce sont des abris souvent très grossiers, des huttes de berger, des granges. Même au milieu du huitième siècle, on a peine à concevoir que les Erétriens se soient contentés d'offrir à leur divinité poliaide un logis si rustique. Car cette date est précisément celle de la fondation d'Erétrie (*sic!*) en tant que cité urbanisée, politiquement

organisée (voyez ci-dessous nos conclusions) et cette nouvelle Erétrie avait déjà pour limites celles de la ville archaïque et classique que nous connaissons bien, même si toute sa surface n'était pas uniformément habitée. Non seulement on découvre de la céramique géométrique sous la plupart des niveaux plus récents mais encore, détail capital, la nécropole géométrique se trouve déjà «hors les murs»<sup>41</sup>; la comparaison avec Athènes donne toute sa valeur à cette remarque. Par conséquent si le premier temple d'Apollon Daphnéphoros suggère l'idée d'une hutte, les raisons n'en sont pas d'ordre historique ni architectural mais mythologique et religieux; il est vain de vouloir l'expliquer rationnellement dans un cadre fourni par des données déjà connues, il est vain de chercher à inscrire ses particularités dans un processus évolutif fixé une fois pour toutes. On courrait alors le risque de banaliser toute découverte: celle-ci est un anachronisme, un anachronisme voulu qui ne peut être signifiant que dans l'ordre du sacré.

Une fois de plus, la clef de l'interprétation nous a été donnée par Schefold. De même qu'il avait prononcé le mot d'Hérôon avant que nous en ayons mis au jour les éléments les plus significatifs, de même sur le site du sanctuaire, avant que nous ayons dégagé la double rangée de colonnes, il avait deviné qu'une

<sup>41</sup> Nous avons toujours été persuadé que l'Erétrie du huitième siècle était déjà entourée d'un système de défense rudimentaire, mais certainement plus important aux deux portes principales. C'est pourquoi nous prétendons que l'Hérôon, dès le début du dernier quart du huitième siècle (date de la première tombe), a été volontairement situé à côté de la porte mais *intra muros*. Voyez Eretria 3 (1970) 66 ss.; 68 n. 33 ss. Sur les murailles «zur Zeit Homers», voyez Drerup, AA 1964, 194: «Stadtmauer der Phäakenstadt... als eine Pfahlwerkbefestigung (Od. 7, 44f.)», 209 ss. et Archaeologia Homérica (*supra* note 7) 100 ss.; N. M. Kontoléon, *Oi Άειωνάται τῆς Ἐρετρίας*, Ephemis 1963, 11 s. On lira encore à ce propos l'article passionnant de P. Vidal-Naquet, Valeurs religieuses et mythiques de la terre et du sacrifice dans l'Odyssée, Annales, Economies-sociétés-civilisations, 1970 (5) 1278 ss.: les murailles représentent toujours un des éléments clef de la civilisation; voyez 1284: «L'Ulysse d'Euripide, débarquant en pays inconnu, demande à Silène: „Où y a-t-il des murs, des remparts de cité?“ et la réponse est: „Nulle part. Sur ces caps point d'humains, étranger“. La fortification est alors le témoignage de la présence d'une humanité civilisée et, à la limite, d'une humanité tout court»; cf. Gernet *op.c.* (*infra* note 53) 89.

Sur l'existence d'une «enceinte provisoire» autour des nouveaux établissements, même «de peu antérieure au rempart propre de la ville», voyez J. Mertens dans *La città e il suo territorio*, Atti del 7<sup>o</sup> Convegno di Studi sulla Magna Grecia 1967 (1968) 338; cf. G. Vallet, La cité et son territoire dans les colonies grecques d'Occident, *ibidem* 77 ss.

<sup>37</sup> Voyez G. Roux, Antiquité Classique 35, 1966, 570; cf. L. Renard, Antiquité Classique 36, 1967, 566 ss.; sur l'*hestia* delphique, cf. P. Amandry, La mantique apollinienne (1950) 128 et n. 5; voyez *supra* note 21.

<sup>38</sup> Voyez E. Panofsky, Essais d'iconologie (1967) 53 ss.: Les origines de l'histoire humaine: deux cycles de tableaux par Piero di Cosimo; voyez 63 et fig. 21 à 23, 85: «Les huttes en bois brut..., tous les détails pittoresques qui entrent dans la rubrique de ce que Vasari nomme „casamenti e abiti e strumenti diversi“, sont fondés sur l'enquête archéologique et n'ont d'équivalents que dans les illustrations scientifiques»; voyez Schweitzer *op.c.* (*supra* note 7) 232 s.

<sup>39</sup> Drerup, Archaeologia Homérica (*supra* note 7) pl. 6, b.

<sup>40</sup> H. Soeder, Urformen der abendländischen Baukunst (1964) par exemple 104 fig. 176, 154 fig. 302 pl. 12 ss. 40 ss.

vision religieuse spécifique avait informé cette structure : il s'agissait de « la hutte de laurier ». L'épithète érétrienne d'Apollon, attestée par de nombreuses inscriptions<sup>42</sup>, avait des racines sacrées très profondes, et le rideau de branchages et de feuillages qui sans doute composait les parois du temple, voire le toit, était en laurier probablement renouvelé périodiquement dans le cadre d'un rituel<sup>42bis</sup>. Nous avons donc trouvé le Daphnéphoréion par excellence et la découverte prenait tout son sens grâce à la référence delphique.

Les deux grands travaux de synthèse sur les matériaux de construction et sur l'architecture grecque comprennent des listes fort détaillées des différentes essences utilisées par les Anciens ; mais l'un et l'autre omettent le laurier<sup>43</sup>. Et pourtant la tradition littéraire atteste que le premier temple delphique fut construit en laurier, du laurier qu'Apollon lui-même avait rapporté de Tem-

<sup>42</sup> Voyez IG 12, 9, 202 ss. ; nous n'avons malheureusement pas eu le temps d'utiliser ici la documentation épigraphique dont le témoignage est fondamental bien entendu. Nous y reviendrons.

<sup>42bis</sup> Voyez *infra* notes 50 ss. et texte *ad loc.* ; J. Harrison, *Themis* (1927) 437 ss. ; A. Brelich, *Paides e Parthenoi* 1 (1969) 387 ss. 389 et n. 1.

<sup>43</sup> A. K. Orlandos, *Les matériaux de construction et la technique architecturale des anciens Grecs* 1 (1966) 10 ss. ; Martin *op. c.* (*supra* note 22) 22 s. – Il faut sans doute s'imaginer que le rideau de branchages seul est en laurier, encore que cet arbre puisse atteindre en Grèce des dimensions qui le rendent éventuellement utilisable en menuiserie (10 à 18 m de haut). Les piliers principaux ont pu être tirés de noyers : ceux de l'Eubée étaient réputés et utilisés essentiellement comme pieux et pour les constructions enterrées ; cf. Martin *op. c.* (*supra* note 22) 29, 31. Madame M. Villaret, professeur à l'Institut de botanique systématique et de géobotanique de l'Université de Lausanne, nous a fourni de très précieuses indications sur le *laurus nobilis* ; nous avons plaisir à lui témoigner ici notre reconnaissance. Si les échantillons de terre prélevés à l'emplacement des colonnes ont révélé à l'analyse de nombreux fragments de bois carbonisés, ceux-ci étaient malheureusement trop petits pour en déterminer l'espèce. Par ailleurs la littérature spécialisée atteste que le bois du laurier peut très bien être employé dans la construction. On notera aussi que le laurier est très peu exigeant en ce qui concerne le sol ; ainsi pouvait-il parfaitement se développer sur le site du temple dans un terrain calcaire formé de sables d'origine volcanique (mica, biotite, etc.). Il n'est pas exclu que la *cella* en ait abrité un plant : voyez *infra* note 51 et texte *ad loc.* (référence à l'*adyton* du temple d'Apollon didyméen : B. Haussoullier, *Rev. de Philologie* 23, 1899, 19 ; Amandry *op. c.* [*supra* note 37] 134 et n. 4). R. Moosbrugger nous signale, dans cette perspective, un sanctuaire d'époque impériale dans le Sussex : H. Koethe, *Die keltischen Rund- und Vierecktempel der Kaiserzeit*, 23, *Bericht der röm.-german. Kommission* (1933) 77 n° 25 fig. 26. Une analyse pollinique, qui fournirait la preuve irréfutable, n'a pu encore avoir lieu. Une petite plantation de *laurus nobilis* existe aujourd'hui derrière l'église d'Érétrie ...

pé, par deux architectes hyperboréens, Pagasos et Agyieus<sup>44</sup> ; grâce à B. Snell, on sait que cette tradition remonte en tout cas à Pindare ; le témoignage est précisé par la description de Pausanias (10, 5, 9) et un commentaire de Théophraste chez Athénée<sup>45</sup>. Dans la publication de « La terrasse du temple », Courby avait traité très dédaigneusement l'hypothèse<sup>46</sup>, déjà émise par Tsountas en 1885, que le temple le plus ancien avait été « eine runde Laubhütte »<sup>47</sup>.

Nous croyons que la découverte du Daphnéphoréion érétrien est susceptible de jeter un nouvel éclairage sur cette mythologie delphique<sup>48</sup> ; celle-ci, à son tour, confère une dimension prestigieuse au sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros qui n'occupe pas

<sup>44</sup> Voyez L. R. Farnell, *The Cults of the Greek States* 4 (1907) 103 et n. 2 ; cf. Lovejoy et Boas *op. c.* (*infra* note 48) 312 ss.

<sup>45</sup> Sur tout ceci, voyez Snell *op. c.* (*supra* note 2) ; le petit livre de H. Schaefer, *Die Laubhütte, Ein Beitrag zur Kultur- und Religionsgeschichte Griechenlands und Italiens* (1939) est d'autant plus précieux qu'il est généralement ignoré ; voyez 54 s.

<sup>46</sup> F. Courby, *La terrasse du temple* (= *Fouilles de Delphes* 2, 1927) 78, 109 n. 4 ; dans le « *Pausanias à Delphes* » de G. Daux (1936), il n'y a pas une ligne consacrée au Daphnéphoréion.

<sup>47</sup> Nous citons d'après Schaefer *op. c.* (*supra* note 45) 54 (= Chr. Tsountas, *Ephemeris* 1885, 34) ; voyez Leroux *op. c.* (*supra* note 9) 4 : « On se souvenait à Delphes d'un très vieil édifice sacré semblable aux huttes d'Orchomène ». Il serait peut-être opportun de soumettre les données archéologiques à un nouvel examen ; voyez Drerup, *Archaeologia Homérica* (*supra* note 7) 64 ; L. Lerat, *Fouilles de Delphes* 1934-35, RA 12, 1938, 215 ; sous le « temple » à abside : « le tronçon du mur conservé s'incurve de manière assez nette : il semble donc qu'il y ait eu là, dès les temps géométriques, une chapelle (?) de plan absidal... » ; Defradas *op. c.* (*supra* note 23) 25 (citant Courby *op. c.* [*supra* note 46] 119 ss.) : « une chapelle de la Terre, réceptacle de l'omphalos, dont elle affecte la forme ». Voire ! P. de La Coste-Messelière, *Topographie delphique*, BCH 93, 1969, 730 ss. (article combien nécessaire et utile !) ne dit rien sur ce point : voyez 734.

<sup>48</sup> Nous n'oublions pas l'histoire pour autant, ni la chronologie. Dans *L'Histoire des religions* 1 de l'Encyclopédie de la Pléiade (1970), F. Vian écrit : « Apollon ne semble pas être arrivé dans le Parnasse avant le huitième siècle » (546). Or le Daphnéphoréion est à dater dans le milieu du huitième siècle ! Et encore : si l'on veut nous suivre ci-dessous, on verra que le Daphnéphoréion original, dans la plaine lélantine, est beaucoup plus ancien. Le premier problème qui se pose est donc celui de l'arrivée d'Apollon, sinon en Grèce (n'oublions pas Thermos !), du moins à Delphes, et de son « assimilation » ; nous ne pouvons nous y arrêter ici (cf. M. P. Nilsson, *Geschichte der griech. Religion* 1<sup>3</sup> [1967] 529 ss. ; E. Simon, *Die Götter der Griechen* [1969] 118 ss. ; L. Séchan et P. Lévêque, *Les grandes divinités de la Grèce* [1966] 213 ss.). La thèse de Defradas *op. c.* (*supra* note 23) 21 ss. doit être assouplie : voyez L. Lacroix, *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec* (1965) 130 ss. : ce problème de la colonisation est particulièrement pertinent

la place qu'il mérite parmi les grands centres apolliniens. Pour l'instant, nous voyons le même rapport entre la hutte de laurier mythique construite par les architectes hyperboréens et le premier édifice élevé par les Erétriens au cœur de leur nouvelle cité que celui souligné par A. Brelich à propos des termes *σκηνή* (dans le mythe) et *καλιάς* (dans le rite) dans le contexte du Septérion: «una *καλιάς* poteva essere concepita anche come riproduzione di una mitica *σκηνή*»<sup>49</sup>. On fera bien de s'interroger aussi à la lumière de ce que nous venons d'écrire sur la signification profonde de ces termes. En particulier le mot *σκηνή*, qui jouit d'une faveur spéciale dans les milieux apolliniens, pourrait être éclairé<sup>50</sup>. A Delphes même, les décors de branchages, c'est-à-dire de laurier, sinon l'arbre même dans l'adyton, ont toujours dû jouer une fonction capitale<sup>51</sup>. Deux vases attiques à figures rouges nous montrent un curieux bâti-

ment (ce n'est pas un « temple »!) à colonnades dont la partie supérieure est coiffée d'un bouquet de laurier; l'interprétation de la scène principale, due à K. Friis Johansen<sup>52</sup>, nous semble méconnaître totalement les rapports entre Apollon et sa plante sacrée favorite. Nous sommes persuadé quant à nous que, grâce à ce signe apollinien, le peintre a voulu localiser la scène près d'un sanctuaire du dieu, Delphinion ou mieux encore Daphnéphoréion<sup>53</sup>; lorsque Ion, dans la pièce d'Euripide, commence son travail sacré dans le sanctuaire, son premier soin est d'orner le portail de Phoibos avec des rameaux de laurier<sup>54</sup>. Ceci nous prouve, en pleine époque classique, l'importance que le laurier avait gardée dans la décoration de certains temples du dieu. On invoquera aussi, dans cette perspective, les pratiques de la jonchée qui s'inscrivent dans le contexte de la fabrication périodique de huttes de feuillages, *σκηναί* apolliniennes et autres: le laurier fait partie des végétaux couramment utilisés<sup>55</sup>. Enfin, puisque Plinie lui-même méditait sur la « rencontre frappante » des daphnéphories apolliniennes et des cortèges laurés triomphaux, il faut mentionner aussi les lauriers plantés à la porte de

dans le cas d'Erétrie! Voyez ci-dessous. Sur la « préhistoire » apollinienne, voyez Chirassi *op. c.* (*supra* note 4) *passim*, cf. 168 n. 21. Le second problème est celui de la constitution du mythe des premiers temples fabuleux. J.-P. Vernant nous semble avoir posé une question particulièrement judicieuse (cf. *supra* note 1) lorsqu'il demandait pourquoi seul le temple en laurier avait été matérialisé, bien que la tradition privilégie les lauriers, dans la sphère apollinienne sur les autres matériaux fabuleux. Nous inclinons à croire aujourd'hui que le mythe delphique, que nous ne pouvons saisir avant Pindare (cf. *supra* note 2), est *postérieur* au(x) Daphnéphoréion (a); ce qui ne fait que modifier le problème ainsi: pourquoi le temple de cire et de plumes, pourquoi le temple d'airain, quand et comment s'insèrent-ils dans la tradition? Cf. Schaefer, *op. c.* (*supra* note 45) 54 et n. 229; cf. aussi ce que dit Delcourt *op. c.* (*supra* note 21) 162: il s'agit bien de « pré-histoire hyperboréenne ». Sur les Hyperboréens, voyez A. O. Lovejoy et G. Boas, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity* (1935 rééd. 1965) 304 ss.; Eliade, *Zalmoxis op. c.* (*supra* note 21). Après la campagne de l'été 1971 nous serions d'ailleurs plus prudent sur ce point, le sanctuaire érétrien d'Apollon Daphnéphoros n'ayant certainement pas encore livré tous ses secrets; il semblerait en effet que la découverte de vestiges architecturaux traduisant l'image symbolique d'un temple de cire ait été amorcée: un tel modèle existait à Délos, on le sait (note complémentaire due à P. Auberson)!

<sup>49</sup> Voyez Brelich *op. c.* (*supra* note 42 bis) 387 s. 389 et n. 1.

<sup>50</sup> Voyez Gernet *op. c.* (*supra* note 4) 23 s. et n. 11 (Euripide, Ion, 804 ss.); E. Simon, *Opfernde Götter* (1953) 108 n. 138: «In Troizen hatte sich bis auf Pausanias (2, 31, 8) eine alte *σκηνή* im heiligen Bezirk des Apollontempels erhalten, die ähnlich wie die delphische *σκηνή* mit Entsühnung und Lorbeer verbunden war. Sie scheint mir die nächste Parallele zu der Septerionhütte zu sein»; Schaefer *op. c.* (*supra* note 45) 55 ss. 59 ss.; Verpoorten *op. c.* (*supra* note 4) 155 ss.; voyez aussi Chirassi *op. c.* (*supra* note 4) 175. Par ailleurs, H. Schneider, *Laubhüttenfest*, dans *Lexikon für Theologie und Kirche* 6, 1961: *σκηνοπηγία!* Voyez le n° 296 de DU (octobre 1965) 734 ss.

<sup>51</sup> Voyez J. Pouilloux et G. Roux, *Enigmes à Delphes* (1963) 113 s, et références (Courby *op. c.* [*supra* note 46]); Amandry *op. c.* (*supra* note 37) 133 s.

ment (ce n'est pas un « temple »!) à colonnades dont la partie supérieure est coiffée d'un bouquet de laurier; l'interprétation de la scène principale, due à K. Friis Johansen<sup>52</sup>, nous semble méconnaître totalement les rapports entre Apollon et sa plante sacrée favorite. Nous sommes persuadé quant à nous que, grâce à ce signe apollinien, le peintre a voulu localiser la scène près d'un sanctuaire du dieu, Delphinion ou mieux encore Daphnéphoréion<sup>53</sup>; lorsque Ion, dans la pièce d'Euripide, commence son travail sacré dans le sanctuaire, son premier soin est d'orner le portail de Phoibos avec des rameaux de laurier<sup>54</sup>. Ceci nous prouve, en pleine époque classique, l'importance que le laurier avait gardée dans la décoration de certains temples du dieu. On invoquera aussi, dans cette perspective, les pratiques de la jonchée qui s'inscrivent dans le contexte de la fabrication périodique de huttes de feuillages, *σκηναί* apolliniennes et autres: le laurier fait partie des végétaux couramment utilisés<sup>55</sup>. Enfin, puisque Plinie lui-même méditait sur la « rencontre frappante » des daphnéphories apolliniennes et des cortèges laurés triomphaux, il faut mentionner aussi les lauriers plantés à la porte de

<sup>52</sup> Copenhague 3760: Beazley ARV<sup>2</sup> 1156, 11, Manner of the Dinos Painter; K. Friis Johansen, *Am Chytrantag*, *ActaArch* 38, 1967, 175 ss. fig. 1.4; voyez H. Metzger, *Rev. des Etudes Grecques* 83, 1970, 152 n° 191. Sur le fragment de Bucarest, devant l'édifice couronné de laurier, se tient un personnage *citharède* (*Acta Arch* 38, 1967, 181 fig. 5). Nous montrerons ailleurs comment l'on peut affiner et préciser le commentaire en replaçant la scène dans son contexte apollinien.

<sup>53</sup> Un sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros est en effet attesté en Attique; voyez par exemple Farnell *op. c.* (*supra* note 44) 124; L. Deubner, *Attische Feste* (1932) 201 ss. 202 (Daphnephoria, cf. n. 8 et 10); Brelich *op. c.* (*supra* note 42 bis) 409 (dème de Phlya); L. Gernet et A. Boulanger, *Le génie grec dans la religion* (1932, rééd. 1970) 70; cf. G. Millet, *Le monastère de Daphni* (1899). On peut ajouter aux listes d'épithètes qui associent le dieu aux lauriers, un Apollon Daukhnapthorios près de Salamine de Chypre: O. Masson, *Cultes indigènes, cultes grecs et cultes orientaux à Chypre*, dans *Eléments orientaux dans la religion grecque*, Colloque de Strasbourg 1958 (1960) 136; cf. Nilsson *op. c.* (*supra* note 48) 531 n. 1, d'après IG 9, 2, 1027 (*συνδαυχναφόροι*).

<sup>54</sup> Euripide, Ion 76 s.: Hermès parle: «... je pénètre dans l'enceinte aux lauriers (*ἔξ δαφνώδη γνάλα*)... voici le fils de Loxias. Il vient, avec des branches de lauriers, décorer le parvis de ce temple (*δάφνης κλάδοισιν*)». Puis, 103 ss., Ion lui-même: «Avec ces rameaux de laurier, avec ces guirlandes sacrées, je m'en vais décorer le portail de Phoibos» (trad. H. Grégoire dans la *Collection des Universités de France*). Voyez Amandry *op. c.* (*supra* note 37) 126 ss. (même le balai est en laurier!).

<sup>55</sup> Verpoorten *op. c.* (*supra* note 4) 147 ss.; cf. Hésychius, *s.v. κνέωρον*, etc.; voyez aussi Nilsson *op. c.* (*supra* note 48) 123 n. 3 et 5; *κορυθάλη ἢ πρὸ τῶν θυρῶν δάφνη τιθεμένη*, etc.; *ibidem* 531 s. 828.

La maison d'Auguste sur le Palatin, décor architectural qui en proclamait la «grâce apollinienne»<sup>56</sup>.

Ce n'est pas tout. Les relations entre le Daphnéphoréion érétrien et son modèle mythique dépassent de beaucoup les simples affinités formelles. Après le meurtre de Python, Apollon doit se rendre à Tempé en Thessalie pour se purifier. C'est à Tempé que se situe le mythe d'origine du laurier<sup>56bis</sup>, de Tempé que le dieu rapporte couronnes et rameaux sacrés; il ne devient véritablement Daphnéphoros qu'après son passage à Tempé. Nous n'entrerons pas ici dans les détails: Brelich vient en effet de publier une étude très importante sur ce sujet encore qu'il ait gravement sousestimé, à notre avis, l'épisode de la construction du temple<sup>57</sup>. Ce que nous retiendrons ici, c'est l'itinéraire de retour d'Apollon qui «doit être envisagé comme un élément de ce réseau de voies sacrées dont le développement paraît avoir été régulièrement lié au rayonnement des centres principaux de la religion apollinienne»<sup>58</sup>. Or la «voie pythique» n'est pas directe; elle passe entre autres par l'Eubée et la Béotie, du moins selon la version de la ,Suite Pythique'. On notera qu'à chaque étape importante on rencontre Apollon désigné par son épithète porteur-de-laurier, *Daphnéphoros*, ou des fêtes et des rituels en relation avec l'arbre sacré, des «Daphnéphories»: Larissa, Chéronée, Erétrie, Thèbes<sup>59</sup>. Par conséquent le Daphnéphoréion érétrien est situé sur une voie sacrée très précise: celle qui mène de Tempé à Delphes, celle que choisit Apollon après avoir trouvé la plante qui deviendra inséparable de son culte – il suffit de jeter un coup d'œil sur l'imagerie attique<sup>60</sup>. Les conséquences religieuses méritent d'être développées.

<sup>56</sup> J. Gagé, *Apollon romain* (1955) 414, 560 ss. 659 ss.; cf. *Enéide* 7, 59 ss.

<sup>56bis</sup> La bibliographie la plus complète sur les représentations figurées de ce mythe se trouve chez A. Hermann, *Daphne*, *Reallexikon für Antike und Christentum* 3, 1957, 585 ss.

<sup>57</sup> Brelich *op.c.* (*supra* note 42 bis) 387 à 438; les pages que H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes* (1939) 388 ss. a consacrées à ce sujet restent précieuses; voyez aussi Simon *op.c.* (*supra* note 50) 28 ss.; F. Vian, *Les origines de Thèbes* (1963) 87. Nous reviendrons ailleurs (cf. *infra*) sur l'importance de cette voie pythique dans la mythologie érétrienne.

<sup>58</sup> Jeanmaire *op.c.* (note précédente) 391; cf. Brelich *op.c.* (*supra* note 4) 17.

<sup>59</sup> Voyez Farnell *op.c.* (*supra* note 44) 124; pour l'itinéraire, *ibidem* 103 ss. 106, 109; Brelich *op.c.* (*supra* note 42 bis) 422 ss. 432.

<sup>60</sup> Voyez par exemple H. Metzger, *Recherches sur l'imagerie athénienne* (1965) 107; Simon *op.c.* (*supra* note 50) 13 ss.; cf. aussi Amandry *op.c.* (*supra* note 37) 126 ss.; H. Walter, *Vom Sinnwandel griechischer Mythen* (1959) 24 fig. 17: cratère en cloche de Berlin 2641 (Beazley ARV<sup>2</sup> 1156, 8); notre interprétation différerait un peu de celle de l'auteur, on s'en doute!

Nous voudrions, pour conclure cette brève présentation d'un monument dont, rappelons-le, la fouille n'est pas achevée, formuler une hypothèse audacieuse que nous a suggérée Schefold. L',Hymne Homérique' (la ,Suite Pythique') ne dit pas simplement qu'Apollon passe par l'Eubée: il précise le site où le dieu aurait songé à s'établir pour fonder l'oracle: la fameuse plaine lélantine: *στῆς δ' ἐπὶ Αηλάντω πεδίῳ* (220)<sup>60bis</sup>. Nous constatons donc un décalage à notre avis très significatif entre la tradition légendaire et les données historiques: mais, on le sait, ce sont les écarts différentiels qui conduisent au sens, non la répétition. D'après la légende reflétée par l',Hymne', le Daphnéphoréion devrait se trouver quelque part dans la plaine lélantine puisque nous l'avons vu, chaque étape de l'itinéraire divin aboutit à la création d'un temple ou à l'établissement d'une fête placée sous le signe du laurier, comme si Apollon déposait un rameau de la brassée récoltée à Tempé pour en sanctifier la fondation. Mais en fait, d'après les inscriptions et les récentes fouilles, le Daphnéphoréion est le grand sanctuaire d'Erétrie. Que s'est-il donc passé? Comment réconcilier mythologie et histoire?

La réponse vient de l'Occident, par la voix de notre illustre homonyme, Jean Bérard. Dans son magistral ouvrage sur la colonisation grecque<sup>61</sup>, Bérard avait rencontré de site en site, avec une régularité surprenante, le même décalage que nous avons mis en évidence ici. Le noyau des légendes n'était jamais localisé dans les cités historiques mais bien dans de petites bourgades obscures ou inconnues, jamais très éloignées d'ailleurs des fondations du huitième siècle. Héraclès, Jason, Ulysse, Philoctète, Epéios, tous ces héros avaient laissé des traces très vivantes de leur passage, et souvent d'une remarquable précision

<sup>60bis</sup> Y. Béquignon, *Sur l'itinéraire d'Apollon dans la Suite Pythique*, *Etudes d'archéologie grecque*, *Annales de l'Ecole des Hautes Etudes de Gand* 2, 1938, 4 ss., écrit que le dieu débarque à Chalcis, tout en notant que cette ville n'est pas désignée! P. 10, l'auteur écrit: «L'arrêt dans la plaine lélantine auprès de laquelle s'élèvera au début du cinquième siècle le temple d'Apollon Daphnéphoros (*sic*), demande moins de justifications...! (Chalcis ne serait pas nommée par «souci d'éviter l'anachronisme»). Si Béquignon constatait avec quelque surprise que Chalcis est passée sous silence, il aurait dû s'étonner bien davantage de l'absence d'Erétrie, puisqu'il cite le temple dorique situé «auprès de» la plaine lélantine! Erétrie était en tous cas aussi florissante que Chalcis au huitième siècle. Mais nous sommes dans le temps du mythe! Quant à Chalcis, il faut préciser ici que la ville des hautes époques ne tient pas «le pont»; ceci est très important, nous y reviendrons (voyez Hérodote 5, 77; cf. 6, 101; Strabon 10, 1, 8).

<sup>61</sup> J. Bérard, *La colonisation grecque en Occident*<sup>2</sup> (1957), voyez surtout dès 334 ss.

topographique, mais toujours dans des localités de second ou de troisième ordre. C'est seulement dans une seconde phase que les villes grecques tentèrent d'annexer cette tradition pour se doter d'un passé prestigieux. Il n'empêche que le centre même de la légende resta fixé à l'extérieur, en des havres qui ne jouèrent aucun rôle dans la politique de la Grande Grèce. Comme l'écrit Bérard en conclusion, si les épisodes de la légende ne tiennent pas compte des divisions territoriales de l'époque historique, c'est qu'ils remontent, avec les poèmes qui nous les ont transmis, à une autre tradition<sup>62</sup>: celle qui se rattache aux voyages des Mycéniens.

Dès lors la solution de notre problème apparaît clairement. Il ne reste qu'à découvrir dans la plaine lélantine le havre, obscur à l'époque historique, mais suffisamment important à l'époque mycénienne pour que la tradition légendaire ait pu s'y fixer – une bourgade qui ait été éclipsée par la fondation de l'Erétrie historique, de telle sorte que celle-ci en ait pu annexer l'épisode mythologique du passage d'Apollon-porteur-de-laurier et puisse ainsi justifier la construction du Daphnéphoréion au cœur de la cité. Or, grâce à nos collègues anglais qui la fouillent méthodiquement, cette localité est très bien connue<sup>63</sup>; c'est près du village de Lefkandi, le lieu dit Xéropolis, un site dont le déclin puis l'abandon correspondent exactement à la création et l'extension d'Erétrie. Au huitième siècle, la céramique mise au jour par les archéologues anglais est identique à celle que nous trouvons nous-même. Ces données sont si cohérentes que Schefold a supposé depuis longtemps déjà une « ancienne Erétrie » au site de Lefkandi<sup>64</sup>. Par là s'expliqueraient aussi les prétentions

de l'Erétrie historique sur la plaine lélantine et la célèbre guerre avec Chalcis – Apollon, dans l'*agôn* et la guerre, conduit à la victoire<sup>65</sup>! Nous prétendons aujourd'hui que la tradition relative au Daphnéphoréion apporte un argument digne d'intérêt à cette hypothèse. Comme l'écrivait Schefold<sup>66</sup>, l'Erétrie historique fouillée par la mission suisse représente la première colonie de l'Erétrie préhistorique – et Apollon est le dieu archétype par excellence<sup>67</sup>! Le premier Daphnéphoréion avait été construit à l'endroit même où Apollon avait passé; lorsque les

ment pour cette mise au point, le problème doit être précisé ainsi: la Vieille-Erétrie de Strabon est à distinguer soigneusement de l'habitat érétrien primitif abandonné progressivement au huitième siècle. D'une part, le texte de Strabon ainsi que ses sources, soit Artémidore (tant pour le livre 9 que pour le livre 10), sont sûrs; d'autre part, l'Erétrie « préhistorique », et son transfert sur le site historique, sont une réalité archéologique à laquelle la tradition mythologique concernant la plaine lélantine apporte tout un contexte très explicite (nous y reviendrons en détails). Par conséquent, comme l'écrit Lasserre *op. c.* 157, 1<sup>o</sup>: « la désignation locale *Παλαιὰ Ἐρέτρια* ne saurait s'appliquer qu'à un quartier et non à une localité distincte, comme on l'a cru jusqu'à présent... »; 2<sup>o</sup>: de l'époque helladique au début du huitième siècle, *le centre du territoire érétrien se trouve en bordure de la plaine lélantine*, au lieu dit Xéropolis, solution admise par Lasserre *op. c.* 120, note complémentaire 2 à la p. 29. Lasserre nous semble ainsi avoir résolu le problème et dissipé la confusion qui régnait jusqu'à présent parmi les critiques, confusion dans laquelle nous sommes tombé au début de cette recherche.

<sup>62</sup> Voyez A. Brelich, *Gli eroi greci* (1958) 360 et *op. c.* (*supra* note 42 bis) 435; « Apollon als Krieger »: J. Dörig et O. Gigon, *Der Kampf der Götter und Titanen* (1961) 46 ss.

<sup>63</sup> AntK 9, 1966, 108; qu'il ait existé un site mycénien de moindre importance sur l'acropole de la nouvelle Erétrie ne contredit en rien cette théorie. Comme les fouilles anglaises à Xéropolis le montrent de plus en plus, la richesse de l'ancienne Erétrie était incomparable. L'hypothèse avancée par Schefold nous semble extrêmement féconde à tous les points de vue, même si le terme de « colonie » prête à discussion (s'agit-il de « colonisation intérieure »? cf. par ex. E. Will, *La Grèce archaïque*, Deuxième conférence d'histoire économique 1, 1962 [1965] 61 ss.); elle suscite immédiatement toute la problématique de la colonisation, surtout si l'on songe au rôle joué par Erétrie dans ce huitième siècle. Les recherches menées depuis longtemps en Italie, de congrès en congrès, se révéleront sans doute une fois encore infiniment précieuses. Citons déjà par exemple l'article de Vallet auquel nous nous référons ci-dessus (*supra* note 41) 67 ss., plus spécialement 72 ss. et la question, à notre avis très pertinente de B. Biliński, dans les actes du même congrès, 183 s., concernant la forme de la *polis* « nel senso classico » au moment crucial: « I coloni partirono quando la *polis* si stava creando nella patria, senza una più profonda esperienza della vera *polis* greca... »; cf. *ibidem*, 208 s. (R. Cantarella); 316 ss.

<sup>64</sup> Voyez Lacroix *op. c.* (*supra* note 48) 133 ss.; cf. E. Will, *Rev. Historique* 238, 1967, 449 et n. 2; *infra* note 70 et texte *ad loc.*

<sup>62</sup> *Ibidem* 436 s.; sur ce problème, voyez aussi maintenant, Vallet *op. c.* (*supra* note 41) 81 ss. et références (cf. bibliographie donnée par E. Lepore dans *Kókalos* 14–15, 1968–69, 80 ss.); L. Vagnetti, *La Parola del Passato* 134, 1970, 367 (échange avec Lefkandi!).

<sup>63</sup> M. R. Popham et L. H. Sackett, *Excavations at Lefkandi* (1968); Drerup, *Archaeologia Homerica* (*supra* note 7) 65 ss.; Thémélis, *Ephemeris* 1969, 146 ss. 163 n. 5.

<sup>64</sup> AntK 9, 1966, 108; sur la *παλαιὰ Ἐρέτρια* voyez Boardman, *BSA* 52, 1957, 22 ss. et cf. *BSA* 61, 1966, 68; Thémélis, *Ephemeris* 1969, 143 ss. 157 ss.; *Erétria* 3 (1970) 68 n. 26, où nous mentionnons malencontreusement Kotroni alors qu'il aurait fallu citer le site de Paléoecklisia comme nous le fait remarquer notre camarade D. Knepfler avec à propos; Knepfler prépare actuellement la publication d'une thèse de troisième cycle consacrée à la Vieille-Erétrie d'après la version strabonienne. En dernier lieu, voyez l'édition de Strabon publiée par F. Lasserre dans la Collection des Universités de France, 7, 1971, lexique des noms de lieux s.v. Erétrie. Suite à un échange de vues avec M. Lasserre, que nous remercions ici encore très vive-

circonstances ont amené les Érétriens à se replier et à se regrouper autour de l'acropole de l'Érétie historique, ils ont tout naturellement déménagé le vieux sanctuaire d'Apollon auréolé de son prestigieux contexte mythique. Voici pourquoi l'épisode légendaire de l'étape eubéenne du dieu porteur-de-laurier n'est pas localisable au centre religieux de l'Érétie que nous connaissons. Il ne reste plus qu'à souhaiter que nos collègues anglais découvrent l'ancien Daphnéphoréion de la première Érétie!

Nos amis historiens ne manqueront pas de réagir devant cette solution. Il sera facile par exemple de montrer la faiblesse et la pauvreté des témoignages attestant l'itinéraire eubéen d'Apollon. Mais nous montrerons, dans une note de mythologie érétrienne en préparation, que le Daphnéphoréion n'est pas le seul élément légendaire qui doit être pris en considération. En fait toute la tradition mythologique érétrienne, plus riche qu'on ne le pense, n'est pas fixée autour de l'Érétie historique mais bien dans la région de la plaine lélantine; en témoignerait au premier chef la fameuse guerre: le moins qu'on en puisse dire est qu'elle ne s'est assurément pas déroulée dans un «passé historique»<sup>68</sup>. Le seul site capable de la polariser équivaut à Lefkandi-Xéro-polis, l'Érétie mycénienne et protogéométrique.

D'ailleurs, il faudra également examiner le problème sous l'angle «politico-religieux»: à quel point le laurier est-il susceptible de jouer à Érétie le rôle de l'olivier à Athènes? C'est-à-dire, dans quelle mesure la nouvelle cité s'enracine-t-elle dans son sol grâce au plant sacré de la divinité poliaide<sup>69</sup>? Nous conclu-

<sup>68</sup> Voyez M. Detienne, Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque (1967) 9 n. 2: «Toutefois, il faut ajouter que dans ce temps poétique toute perspective 'historique' n'est pas absente». Cf. aussi Brelich *op.c.* (*supra* note 4) 11 ss.; *op.c.* (*supra* note 65) 339. Tout cela explique des positions aussi différentes que celles de Will *op.c.* (*supra* note 66) 52 n. 1 et N.M. Kontoléon, Aspects de la Grèce préclassique (1970) 75 et 85. Voyez par ailleurs notre bibliographie dans Eretria 3 (1970) 68 n. 27.

<sup>69</sup> Voyez M. Detienne, L'olivier, un mythe politico-religieux, Rev. de l'Histoire des Religions 78, 1970, 5 ss.; tout l'article jette une singulière lueur sur certains faits érétriens (voyez aussi ici *supra* note 4). Nous reviendrons, dans cette perspective, non seulement sur le problème de la guerre lélantine et sur celui de l'Érétie préhistorique, promue au rang de «Borne de la Patrie», mais encore sur celui de la fête «qui préside au passage de l'état de *païs...* à celui de jeune homme, consacré par la vêtue masculine dont la prise d'armes représente l'équivalent dans la cité des hoplites» (*ibidem* 22). Dans cette fête, nous avons cherché l'explication du passage de l'inhumation à l'incinération. On sait par ailleurs que l'article de P. Vidal-Naquet, Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne, Annales, Economies-sociétés-civilisations 23, 1968, 947 ss. explique à merveille cette modification du rituel funé-

rons ici momentanément sur ces points d'interrogation; mais il nous paraît déjà certain qu'Apollon a joué dans la fondation d'Érétie le rôle d'*Arkhégète*, fonction éminente qu'il remplissait également ailleurs, à Mégare par exemple. Que, dans cette perspective, nous assistions, sinon à un phénomène proprement «colonial», du moins au passage et à l'établissement sur un site nouveau, avec abandon des anciennes tombes d'une part, transfert des cultes et des sanctuaires de l'autre, correspond admirablement aux qualifications d'un Apollon archégète et législateur, «légalisateur», comme on l'a écrit: «nul dieu ne pouvait mieux que lui dicter les prescriptions rituelles propres à écarter les multiples dangers inhérents à cette crise véritablement métaphysique et ressentie comme très grave»<sup>70</sup>. Le Daphnéphoréion incarne donc le mythe de fondation d'Érétie; il figure le pivot de la cité et de son territoire. Apollon assure la stabilité de ceux-ci: il en est le possesseur légitime. Plutarque ne nous transmet-il pas un écho de ces relations entre le dieu et ses fidèles lorsqu'il mentionne les consécration des Érétriens et des Magnètes à Delphes, «qui ont fait don des prémices de leur population au dieu comme au dispensateur de tout fruit, au père, à l'auteur, à l'ami de l'humanité»<sup>71</sup>.

raire mis en évidence dans Eretria 3 (1970) 50 ss. (cf. même les plus petits détails, *op.c.* 954 = Eretria 3, 34 n° 12, 1 et 2!): «l'hoplite (disons ici le guerrier équipé) est du côté de la culture, du côté du cuit, et ... le crypte du côté de la nature, du côté du cru». Le problème des *τηλεβόλα* (Eretria 3, 69 n. 48) pourrait aussi être éclairé par l'article de P. Vidal-Naquet, Chasse et sacrifice dans l'Orestie d'Eschyle, La Parola del Passato 129, 1969, 401 ss.: voyez 420 s. et n. 71; cf. notre note sur Le sceptre du «Prince», à paraître dans Mus. Helveticum 1972. Le second fascicule consacré à l'Hérôon montrera à quel point l'œuvre, combien stimulante, poursuivie par Detienne, Vernant et Vidal-Naquet permet de résoudre la problématique suscitée par nos fouilles, en même temps que celles-ci apportent un substrat archéologique d'une étonnante précision à certaines de leurs démonstrations.

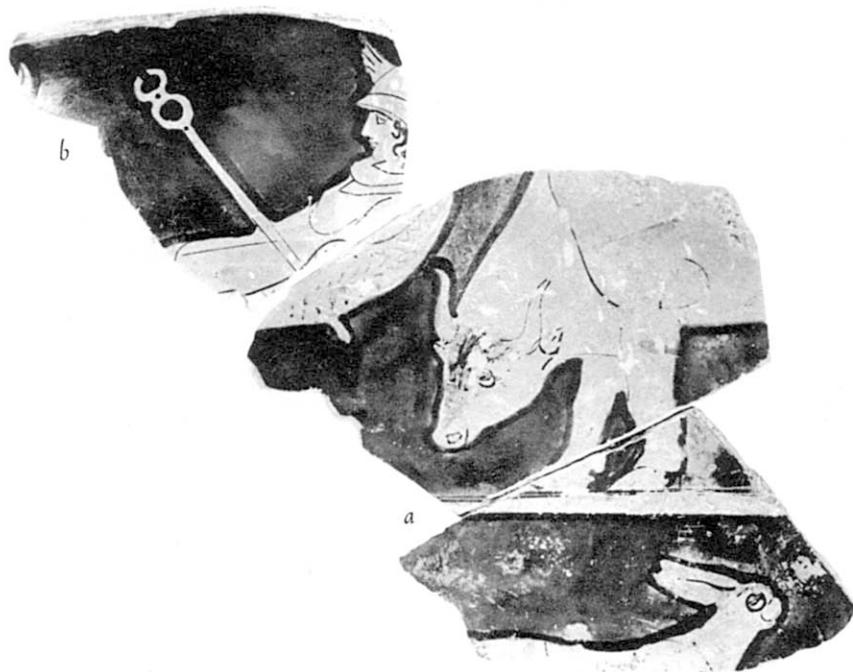
<sup>70</sup> E. Will, Histoire grecque, Rev. Historique 238, 1967, 449 n. 2; cf. Vian *op.c.* (*supra* note 57) 80 ss.; G. Pugliese Carratelli, Santuari extramurani, La Parola del Passato 85, 1962, 245.

<sup>71</sup> *De Pythiae oraculis*, 402 A, cité par Lacroix *op.c.* (*supra* note 48) 157, voyez 153, à propos d'Apollon *Décatephoros*. Apollon fondateur de villes: 133 ss. (30 et 134, Mégare); l'auteur rappelle aussi le rôle d'Apollon dans l'édification des murailles de Troie, Iliade 7, 452. On relèvera, en Occident, le cas de Caulonia: Lacroix *op.c.*, cite précisément les lauriers de Tempé! Sur la signification du «petit personnage qui accompagne l'image d'Apollon» sur les monnaies de Caulonia, on lira notre état de la question, avec référence à Bayet dont la solution emporte l'adhésion, à notre avis: Anodoi, Essai sur l'imagerie des passages chthoniens (à paraître) chapitre 2, n. 3 ss. et texte *ad loc.*

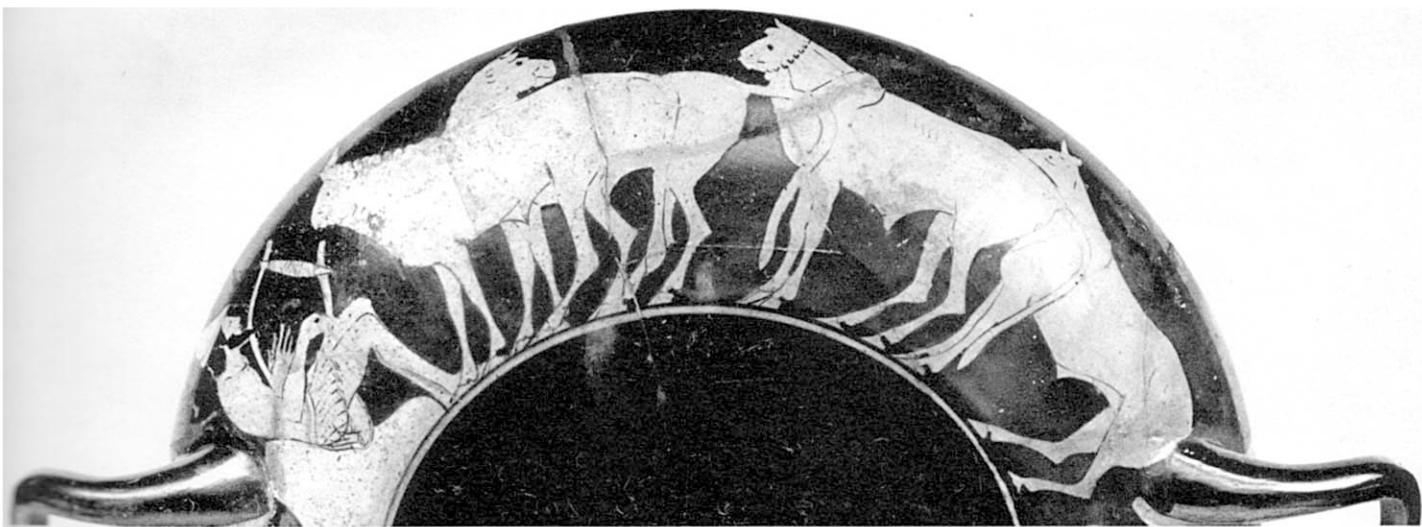
*Bibliographie complémentaire* : au moment de corriger les épreuves nous découvrons l'article de R. Heidenreich, Agamedes in Delphi oder Mythos und Baukunst, *Wiss.Z. der Schiller-Universität Jena* 4, 1954-55, 49 ss., cité par H. Philipp, Daidalos, Zur schriftlichen Überlieferung, dans *Dädalische Kunst auf Kreta im 7. Jahrhundert*, Catalogue de l'exposition organisée par le «Museum für Kunst und Gewerbe, Hamburg» (1970) 12 n. 9; discussion et références *ibidem*, à verser au dossier de la mythologie et de l'architecture delphique, loin d'être clos (cf. ici *supra* note 48).

#### TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Pl. 40, 3 Le Daphnéphoréion vu du nord; au premier plan tombe byzantine (photo C. Bérard).
- Pl. 40, 4 Le Daphnéphoréion vu du sud (photo C. Bérard).
- Figure 1 Plan de tous les vestiges antérieurs à l'hécatompédon connus en 1970 (dessin P. Auberson).
- Figure 2 Plan du Daphnéphoréion, état à l'automne 1970 (dessin P. Auberson).



I



2



3



4